

Référence :

Gilles Brougère, « Soi-même comme touriste apprenant. Essai d'auto-ethnographie », In G. Brougère et G. Fabbiano (dir.), *Apprentissages en situation touristique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2014, pp. 155-180.

Soi-même comme touriste apprenant – Essai d’autoethnographie

Gilles Brougère, EXPERICE, Université Sorbonne Paris Nord

« L’ignorant est celui qui reste chez lui »
Proverbe islandais

Comment accéder à l’apprentissage entendu comme processus et non pas seulement comme résultat, quand celui-ci n’est pas relié à des dispositifs éducatifs qui permettraient de le repérer. Ou pour le dire autrement comment documenter des processus d’apprentissage informel (Brougère, Bezille, 2007). Comme le souligne Schugurensky (2007) c’est un défi particulièrement difficile à relever et qui demande de la créativité méthodologique.

Dans le cadre de ce livre, diverses approches ont été mises en œuvre pour saisir les liens entre tourisme et apprentissage. Nous nous sommes ainsi lancés dans des observations participantes et des entretiens, techniques traditionnelles aux sciences sociales et des résultats ont été obtenus, ce dont témoignent différents chapitres de cet ouvrage, mais l’accès aux apprentissages en train de se faire reste difficile.

D’où l’idée de tenir mon propre journal de voyage (ou d’apprentissage touristique) pour tenter de repérer sur moi-même les processus d’apprentissage. Depuis quelques années à l’occasion de différents voyages de loisir (y compris dans les marges de voyages professionnels) j’ai tenu un journal centré sur les pratiques touristiques et les apprentissages qui peuvent en résulter. Ces journaux, je les ai rédigés et transcrits parallèlement à des recherches plus classiques sans savoir ce que j’allais en faire. Il me semble aujourd’hui, après les avoir relus, qu’il est possible d’en tirer des données théorisables.

Une autoethnographie de l’apprentissage en situation touristique

Ce chapitre a un double objectif, d’une part essayer d’analyser les apprentissages liés aux pratiques touristiques à partir de données personnelles c’est-à-dire issues de ma propre pratique touristique, d’autre part saisir dans quelle mesure des données relatives à l’observation de soi-même, ce qu’il est convenu aujourd’hui, au moins dans le monde anglophone, d’appeler autoethnographie, peut contribuer à éclairer cette question et plus largement les apprentissages en situation informelle.

La condition de possibilité d’un tel exercice est en premier lieu de se considérer comme touriste, de refuser de se distinguer, ce que font nombre de chercheurs, et tout particulièrement les ethnographes qui refusent l’étiquette « touriste », en se pensant comme voyageur, différent des autres.

L’ethnographe [...] ressemble aux bons voyageurs : non pas ceux qui « font un voyage » sous blister ou, pire, ceux qui « font la Toscane (sic) en dix jours, Djenné en 4x4 ou le Cervin sans peine, mais ceux qu’un voyage fait, défait et recompose, plus humains si possible au retour qu’à l’aller. (Macherel, 2006).

A l’opposé de cette posture déconstruite par Urbain (2002), je me considère comme un touriste, j’assume la posture de « l’idiot du voyage », je participe aux pratiques touristiques « ordinaires » et documente cela plutôt que des pratiques différentes liées à ma pratique professionnelle. Il s’agit non pas de distinguer l’ethnographe du touriste, mais de faire du touriste le plus ordinaire un ethnographe de lui-même.

Le projet s'inscrit également dans la logique d'un journal d'apprentissage (Berchoud, 2002) ce que l'on peut utiliser avec des élèves ou des étudiants, mais la différence apparaît ici fondamentale. Dans le journal d'apprentissage classique, il s'agit d'inciter les élèves à prendre conscience de leur propre activité, du fait que derrière les enseignements il y a des apprentissages : « Le dispositif du journal des apprentissages que nous présentons ici vise à rendre plus "visible" pour les élèves la pédagogie des enseignants qui le mettent en œuvre » (Crinon, 2008). La visibilité de l'apprentissage, bien difficile à repérer, est renvoyée à celle de l'enseignement, ce qui peut conduire à refuser toute idée d'apprentissage en l'absence d'éducation formelle (Brogère, 2010a). Dans notre cas, il n'y a pas (ou peu) de dispositifs éducatifs. Il faut repérer des apprentissages qui ne sont pas intentionnels (même si certains peuvent l'être), d'autres qui sont et parfois resteront non-conscients. Si les dispositifs éducatifs peuvent servir de repère dans certains cas, dans d'autre cas, il s'agira de mettre en évidence les processus eux-mêmes sur la base de résultats, de savoirs ou savoir-faire présents.

On voit le défi sur lequel on reviendra : tenir le journal est peut-être rendre conscient des apprentissages, voire même produire de l'apprentissage et donc biaiser l'étude en créant un dispositif éducatif de type autodirigé ou autodidaxique. Tout en étant conscient de cette dimension qui apparaît dès le début du journal, j'ai décidé de persévérer dans la démarche.

Ce qui m'a soutenu c'est l'inscription dans le courant de l'autoethnographie, technique (et plus encore logique ou démarche de recherche) qui consiste à se prendre soi-même comme sujet d'étude pour différentes raisons : « l'autoethnographie est un genre autobiographique d'écrit et de recherche qui déploie plusieurs niveaux de conscience, mettant en relation les niveaux personnel et culturel » (Ellis et Bochner, 2000 : 739). Ces auteurs parmi les plus actifs dans ce domaine développent une vision post-moderne de l'autoethnographie dans un texte qui pratique la mise en abyme et relève lui-même de l'autoethnographie en prenant la forme d'un récit. Si ce terme tend à s'imposer, d'autres termes lui sont parfois préférés.¹

L'origine s'enracine dans l'évolution de l'ethnographie traditionnelle avec le passage de l'observation par un outsider à l'observation par un insider, ce qui renvoie à la première apparition du terme auto-ethnographie (comme ethnographie de sa communauté ou d'un groupe auquel on appartient) chez Hayano (1979), le développement d'une ethnographie réflexive qui réintroduit l'observateur dans le paysage observé, attend de celui-ci qu'il révèle ce qu'il fait, ce qu'il pense dans une logique qui ne peut être totalement objective. Il n'y a plus qu'un pas pour être dans l'autoethnographie entendue comme ethnographie de soi-même : « L'autoethnographie incarne le tour réflexif du travail de terrain en sciences humaines en (re)positionnant le chercheur comme un objet d'enquête qui décrit ce qu'il étudie en termes de conscience et d'expérience personnelles » (Crawford 1996 : 167)

Ce courant s'appuie sur des transformations de la vision du soi et de la société et conduit à son terme l'évolution post-moderne d'une ethnographie qui commence par critiquer l'invisibilité de l'ethnographe, caché mais omniscient (Aderson, 2006 : 383) pour contester toute posture d'observateur objective (Reen-Danahay, 1997 : 2). Dans cette vision radicale, quoi qu'écrive l'ethnographe c'est de lui qu'il parle, autant l'assumer en passant de l'observation participante à l'observation de ce participant particulier qu'est l'ethnographe (Muncey, 2005 : 70). Toute ethnographie serait une autoethnographie qui s'ignore.

Robert Jaulin a, sans utiliser le terme, pratiqué cette modalité de l'ethnographie en s'impliquant dans la pratique au-delà de la classique observation participante, à travers son initiation Sara (Jaulin, 1967) puis en développant une ethnologie croisée de l'Occident qui passe par lui-même, qu'il s'agisse de « l'ethnologie de la vie amoureuse » (Jaulin, 1984) ou de celle du corps (Jaulin, 1993). Il s'appuie sur ses journaux et une prise en compte de sa propre expérience, qu'il s'agisse

¹ Nous pouvons ainsi citer : personal narratives ; narratives of the self ; first-person accounts ; autoobservation ; personal ethnography ; self-ethnography ; ethnobiography (Ellis et Bochner, 2000 : 739)

d'amour ou de maladie, pour construire une théorie ethnologique du monde occidental. Son but n'était pas d'en rester à la singularité, mais de multiplier les données pour penser le monde.

Le courant contemporain qui se revendique comme autoethnographique est marqué par une posture post (post-moderne, post-structuraliste), mettant en évidence parfois la dimension poétique, l'importance de l'émotion et de l'intimité, favorisant les sujets comme la maladie qui impliquent un discours très subjectif (Ellis et Bochner, 2000), conduisant à interroger la vision d'une science critique face à cette mise en avant du soi (Duncan, 2004 ; Holt, 2003).

Cependant cela ne doit pas conduire à l'idée qu'il y a une seule pratique possible de l'autoethnographie. Ainsi Anderson (2006) en forgeant la notion d'autoethnographie analytique, propose d'inclure cette approche dans le cadre d'une épistémologie plus traditionnelle non radicale ou post-moderne. Il pointe d'abord la spécificité de l'autoethnographe qui certes appartient à la communauté qu'il observe (éventuellement en se centrant sur lui-même) mais qui s'en distingue en appartenant dans le même temps à une communauté scientifique qui détermine en partie sa position et ses notes. Il propose une autoethnographie qui contribue sur la base de l'auto-observation aux thématiques de l'ethnographie et à ses théorisations. Dans cette vision plus classique de l'autoethnographie, des auteurs ont proposé des analyses centrées sur la réflexivité de l'enseignant (McIllveen, 2008) ou du designer (Duncan, 2004). Il s'agit d'accéder au processus de transformation ou de production qui suppose de prendre en compte les pensées, les savoirs tacites, les apprentissages. L'observation de soi paraît un moyen essentiel.

Apparaît ainsi une tension entre différentes visions de l'autoethnographie, entre une exaltation de la subjectivité et une technique qui trouve sa place au sein de l'ethnographie en s'appuyant sur la participation, le statut d'*insider* et la réflexivité. Sans nier l'intérêt que peut avoir le récit de soi dépouillé de tout appareil théorique, c'est plutôt dans la mouvance d'Anderson que je me situe. Il s'agit de documenter ce qui, lors de voyages, relève de la pratique touristique et des apprentissages. Il s'agit d'utiliser le journal pour transcrire une observation de ma propre pratique et de ses effets en termes d'apprentissage, autant que faire se peut, y compris si ce faire est impossible. Il s'agit d'une traditionnelle observation participante à ceci près qu'il n'y a souvent que moi comme participant observé.

Les autoethnographies sur le tourisme sont rares, sans doute du fait de cette volonté de l'ethnographe de ne pas se confondre avec le touriste, et ne semblent pas proposer un véritable modèle du genre. On peut cependant percevoir dans certains travaux comment observation participante et observation de soi comme touriste sont intimement liés. Ainsi pour saisir la communication interculturelle dans le tourisme, Jack et Phipps font de l'observation participante, fréquentant divers types d'hébergements, rencontrant des touristes, visitant différents sites et racontant cette expérience de façon très personnelle, évoquant les communications qu'ils ont eux-mêmes développées dans différents contextes.

Plutôt que de s'installer dans l'île pour collecter des données pendant toute la saison touristique, nous décidâmes d'agir comme de « vrais » touristes durant leur « vraie » temporalité. En d'autres mots nous avons planifié des vacances et passé le même temps dans l'île que les touristes ordinaires. Nous avons réservé différents types d'hébergement dans différentes parties de l'île et nous nous sommes laissés guidés vers les attractions et les lieux touristiques par les diverses interactions propres aux vacances (Jack et Phipps, 2005 : 7).

Il s'agit de prendre la posture du touriste, d'être réellement touriste, ce qui n'est pas si fréquent pour l'ethnologue qui aurait plutôt tendance à prendre le point de vue de la population locale, plus conforme aux traditions ethnographiques, et ainsi de s'éloigner de l'expérience touristique. Dans cette position qui conduit à adhérer au point de vue du touriste, la différence devient ténue entre l'observation des touristes et l'observation de soi comme touriste.

L'auto-observation par Jack et Phipps de leur séjour dans l'île écossaise de Skye est ici d'abord le moyen traditionnel de l'ethnographie réflexive, mettant en évidence comment la recherche se construit et cela de façon détaillée s'arrêtant par exemple longuement sur la question essentielle au touriste mais sans doute tout autant pour l'ethnologue : que prendre dans ses bagages ? « Faire ses bagages est une pratique apprise et au-delà une performance vivante toujours différente selon les rencontres que nous imaginons » (Jack et Phipps, 2005 : 58). L'observation de soi-même n'est pas absente : « Moi, Gavin, j'ai passé près d'une heure inconfortable couché sur le bord de mon nouveau lit avant d'aller à la cuisine pour préparer le diner » (Jack et Phipps, 2005 : 96). Mais cela ne constitue qu'un élément parmi d'autres, et sans doute pas le principal dans cet ouvrage.

En premier lieu notre praxis en tant qu' « ethnographes » fut une participation active et engagée dans un processus basé sur l'échange qui mérite d'être étudié. Nous fûmes autant participants qu'observateurs de ce que nous étudions. Nous fûmes aussi bien des touristes ethnographes que des ethnographes touristes (Jack et Phipps, 2005 : 7).

La posture autoethnographique semble donc bien adaptée à l'analyse du tourisme, ici à travers la question de communication interculturelle, mais l'apprentissage n'est pas loin et peut se lire entre les lignes, avec la difficulté d'isoler l'apprentissage du touriste de celle de l'ethnographe.

Le choix du journal

L'auto-observation répond ici à la tentative de documenter ces apprentissages dit informels si difficiles à repérer. M'inscrivant dans le courant de l'autoethnographie et m'appuyant sur une ethnographie comme celle du tourisme à Skye par Jack et Phipps, j'ai décidé de tenir des journaux à l'occasion de périple touristiques de pur loisir ou réalisés dans les interstices de déplacements professionnels. Je reprends à Rémi Hess ce qu'il faut entendre par journal

Tenir un journal est une pratique ancienne, une forme de recueil de données, que celui qui s'y livre utilise pour rassembler, au jour le jour, des notes et des réflexions sur son vécu, les idées qui lui viennent, ses rencontres, ses observations... Il est un outil efficace pour celui qui veut comprendre sa pratique, la réfléchir, l'organiser. (Hess, 2010 : 1). [...] Notre vécu est la source la plus assurée de connaissance (Hess, 2010: 31).

Le journal, qui s'inscrit dans la double tradition du journal de recherche (ce qu'il est aussi) et du journal de voyage (qui consiste à garder la mémoire de ce qui se passe durant un voyage), permet d'être au plus près de l'observation, parfois de noter pendant la pratique, ou avec un décalage très court de quelques heures. Mais la spécificité du journal est justement que la question du journal lui-même est aussi un des thèmes traités, comme le montre l'extrait suivant, celui du dernier journal tenu (et qui se définit comme le dernier avant d'écrire ce texte et le prépare) :

Le journal est ici un moyen de recueillir des données (celles de la recherche sur soi ou autoethnographie) et en même temps de développer une dimension réflexive de la recherche (façon journal de recherche), les deux sont sans doute indissociables. [...] Ce journal semble avoir trois dimensions entrelacées :

- Le journal du touriste, ce que fait le touriste (sans nécessairement s'interroger sur les effets d'apprentissage même si on suppose qu'ils peuvent être présents)
- Le journal d'apprentissage qui est déjà une dimension réflexive : s'interroger sur les effets d'apprentissage, difficiles à repérer quand il s'agit d'informel (à mettre en relation avec la pratique du journal d'apprentissage)

- Le journal de la recherche : une réflexion sur la recherche en train de se faire, les concepts, les théories, les interrogations sur sa possibilité même et les problèmes qu'elle pose.
J7². Avion de la RAM entre Paris et Casablanca, le 29 décembre 2010

Reste que cette pratique autoethnographique ne se pense pas en rupture avec des modalités plus classiques de la recherche en sciences sociales. Pour moi il s'agit d'une activité parallèle à une recherche sur le tourisme qui a consisté à observer des séjours dans des centres de vacances et à interroger les touristes rencontrés sur leur pratique (voir le chapitre 4 de cet ouvrage). Dans ce cas, les données étaient également recueillies (à l'exception des entretiens enregistrés par opposition aux entretiens informels) à travers des journaux auxquels je serai amené à me référer également dans la mesure où ils ont pu entremêler observation des autres et de moi-même comme touriste). Cette pratique autoethnographique n'est pas autonome, ne peut se dissocier de la partie « hétéroethnographique » de la recherche et le développement de la théorie se fait dans un va-et-vient entre données recueillies à travers la pratique personnelle et données issues de la pratique d'autrui. La démarche, loin du rejet post-moderne (et souvent fictif tant il y a une saturation théorique sous-jacente) de la théorie, mais aussi différente d'une stricte observation de la théorie ancrée à laquelle certains tenants de l'autoethnographie se réfèrent (Ellis et Bochner, 2000), relève de ce que Layder (1998) a appelé théorie adaptative. En effet je suis parti avec concepts, catégories, théories, issus des travaux sur l'apprentissage en situation informelle (Brogère, Bezille, 2007 ; Brogère, Ulmann, 2009). Ces théories ont été utilisées pour analyser les données (extérieures et personnelles), mais celles-ci (dans la logique de la théorie ancrée) ont également fourni d'autres concepts, ou bien ont conduit à transformer (adapter) les concepts antérieurs, ou encore m'ont conduit à aller chercher ailleurs de nouveaux concepts. C'est ce processus d'adaptation, de production théorique continue (et toujours provisoire) que donne, entre autres, à voir le journal. En ce sens il y a un côté artificiel à séparer la partie autoethnographique de mon travail sur tourisme et apprentissages qui n'est pas autonome et qui prend sens dans un dialogue qui consiste à adapter la théorie, à la transformer en permanence. Les besoins de l'écriture conduisent à séparer ce qui est lié, et j'invite le lecteur à ne pas l'oublier.

Je ne plaide donc pas pour une autoethnographie radicale, mais pour un recours à celle-ci au-delà, quand le sujet le justifie, de la simple dimension réflexive qui interroge le rapport du chercheur au terrain, dans la mesure où il s'agit de la production de données et pas seulement d'une réflexion sur la production des données.

Les journaux et les conditions de leur écriture

Les journaux tenus, utilisés et cités dans ce chapitre sont les neuf journaux présentés dans le tableau ci-dessous et constituent les données de cette recherche :

N°	Titre	Dates
J1	Journal d'apprentissage d'un touriste – Autour d'un voyage en Islande, suivi du journal de Malaisie	21/07 – 23/09/2006 28/12/2006 – 8/01/ 2007
J2	Journal d'été 2007 (France, Italie, Tchéquie)	6/07 – 29/08/2007
J3	Journal de tourisme (hiver 2007-2008 – Pays Basque)	27/12/2007 – 3/01/2008
J4	Journal de voyage – Grèce	12/07 – 26/07/2008
J5	USA : Miami, Key West, New Orleans (il s'agit de photos non datées et commentées un mois après le retour)	Décembre 2008-Janvier 2009
J6	Journal de l'Ouest Américain	27/07 – 18/09/2009
J7	Journal Maroc	27/12/2010 – 2/01/2011

² On trouvera plus bas dans un tableau l'explicitation du code utilisé pour désigner les différents journaux.

JA	Notes d'observation Vouneuil – Août 2008	16/08 – 23/08/2008
JB	Journal de Préfailles – Juillet 2009	11/07 – 17/07/2009

Il s'agit de documents plus hétérogènes que le nom ne le laisse entendre. Ainsi le premier comprend en fait deux journaux de voyage nettement séparés par le temps. Le journal intitulé J5 n'est pas un journal mais un essai pour travailler autrement, sous la forme de photos commentées, qui a été ensuite abandonné car ne donnant pas de résultats intéressants. A ces sept journaux purement autoethnographiques (observation de soi) s'ajoutent des notes courtes (et qui ne prennent pas la forme du journal) rédigées à l'occasion d'autres voyages pour lesquels je n'ai pas tenu de journal, soit par incapacité de travailler, soit parce qu'il s'agissait de déplacements professionnels largement saturés par cette dimension. Enfin on peut y ajouter les deux journaux d'observation participante tenus à l'occasion de deux séjours dans des centres de vacance ; le premier (JA) n'a pas été transcrit sous forme de journal mais sous forme de notes de terrain thématiques. Ils articulent à une observation participante extérieure des touristes entendus comme les autres, une pratique touristique du chercheur lui-même ou une insertion de celui-ci dans le paysage observé.

Ces journaux sont hétérogènes, dans la mesure où l'énergie pour les tenir est fort variable. Au premier qui témoigne d'un fort engagement, que certains moments d'autres journaux, retrouveront, marqué par une volonté de saisir les logiques sous-jacentes, de mobiliser des théories, s'opposent des journaux ou des moments sans grande énergie.

J'ai bien peu d'énergie pour tenir ce journal, ce qui indique que, contrairement à l'Islande, je ne suis pas en situation d'apprentissage. Cela ne signifie pas que je n'apprenne rien, mais ce voyage est beaucoup plus sous le signe de l'informel.

J1 – Kuala Lumpur, le 5 janvier 2007

L'effet du journal peut donc être variable. Reste le sentiment que tenir un journal transforme (pour ne pas dire biaise comme je l'ai écrit dans certains journaux) la situation en développant une logique d'apprentissage volontariste. Dans les termes de Stephen Billett (2004), cela augmente l'engagement de la personne, sa capacité à participer à la situation et donc à apprendre. Mais reste, toujours dans les termes de Billett, une autre dimension, l'affordance : ce qu'offre la situation, ce qui est également dépendant de la relation entre la situation et la personne. Le journal peut alors explorer ce qu'offrent en possibilité de participer et d'apprendre la situation rencontrée, ce qui permet de saisir leur potentiel éducatif, pas nécessairement actualisé, ce qui sera développé dans la section sur ce thème.

Il faut donc admettre que le journal en voulant rendre visible l'apprentissage peut sans doute contribuer à le faire exister. Plutôt que d'obstacle, on peut considérer qu'il est un moyen de visibilité et sachons que ce grossissement doit être un moyen de comprendre les fonctionnements, non de penser que cela fonctionne toujours ainsi :

Il me semble que tenir un journal comme celui-ci formalise l'apprentissage de plusieurs façons. D'une part dans l'acte même de l'écriture, l'apprentissage se structure à travers la réflexion sur l'apprentissage, d'autre part dans le fait durant les visites d'être plus attentif aux informations de toutes sortes. Ainsi on trouve sur les routes, les aires de repos, au bord des aires de stationnement, de grands panneaux d'information en islandais et anglais, parfois l'allemand et le français s'y ajoutent, évoquant l'histoire ou les phénomènes géologiques fort riches ici. Il me semble que j'ai plus souvent lu ces panneaux que je ne l'aurais fait dans d'autres conditions.

On retrouve l'idée que la première formalisation de l'éducation informelle, c'est le repérage de celle-ci. Une fois recherchée, même sans être repérée, on sort de l'inconscience et sans doute partiellement de l'informel.

J1 - Vik, le 27 août 2006

Il est indéniable que j'apprends sur l'Islande, même si le fait de s'intéresser à l'apprentissage booste nettement celui-ci. Il semble impossible de visiter un tel pays dont on savait auparavant peu de choses sans apprendre. Il apparaît nettement que l'observation de soi en matière d'éducation informelle est une tâche impossible car elle induit un processus de formalisation, d'apprentissage conscient et intentionnel là où l'on cherche le fortuit. Si l'on s'observe apprenant, on finit par tout transformer en apprentissage.

J1 - Hafnarfjörður, le 29 août 2006

C'est ici une radicalisation de la thèse qui conduit à penser que le fait de repérer des apprentissages dits informels est déjà une première étape de leur formalisation. On ne peut saisir d'une certaine façon ces apprentissages qu'en les formalisant, ce dont témoigne à sa façon le journal.

Les faits d'apprentissage

Avant d'aller plus loin dans l'analyse de cette logique, suivons les traces ou les faits d'apprentissage que révèle le journal. On peut prendre pour exemple la tentative de bilan effectué lors d'un voyage au pays basque :

Après-midi et soirée à Bayonne

Qu'ai-je appris et comment ?

- La situation, grande proximité de Bayonne et Biarritz (déplacement et carte)
- A quoi ressemble Bayonne : une importante ville ancienne fortifiée au confluent de la Nive et de l'Adour. Cela est à rapprocher de l'ensemble des villes fortifiées visitées de part et d'autre de la frontière montrant ainsi l'activité militaire de celle-ci dans le passé (visite et guide).
- La connaissance de l'artiste espagnol contemporain Eduardo Chillada (mort en 2002) dont j'ai vu la superbe et monumentale œuvre, le « Peigne du vent », accrochée aux rochers de San Sebastian, sa ville, formée de trois gigantesques pièces de métal. Or le musée basque de Bayonne présente la genèse de cette œuvre avec dessins et maquettes, éléments du contexte, photographies d'autres sculptures monumentales du même artiste. Son travail, tout au moins à partir des années 80, consiste en l'enroulement de grosses structures métalliques. J'avais vu au musée des beaux-arts de Bilbao une présentation d'œuvres du même artiste de taille plus réduite. A travers ces étapes, sans intention, et peut-être au début sans vraie conscience, j'ai découvert un artiste que je ne connaissais pas (j'avais dû voir certaines de ses œuvres, mais sans les isoler, les associer à un créateur). L'apprentissage résulte ici d'un ensemble non organisé de visites de lieux et de musées.
- En revanche je n'ai sans doute rien appris de ma visite rapide, peu motivée et en conséquence peu concentrée de l'exposition permanente du musée basque, me contentant de regards rapides sur les objets et les œuvres d'art basque (peu excitantes), m'arrêtant un peu devant quelques films ethnographiques de fêtes. Un ensemble d'images qui ne constitue pas un savoir, mais qui peut-être un jour entrera en contact avec d'autres éléments pour faire sens.

Je peux essayer sur ce modèle de faire un inventaire de l'ensemble du voyage :

- Un savoir géographique sur le Pays Basque et ses villes avec quelques éléments concernant le développement économique (déplacements en auto et cartes)
- Quelques éléments d'histoire au fil des visites et à travers la lecture du guide
- La découverte et la connaissance de lieux (San Sebastian, Bilbao,...), la saisie partielle de leur logique, de leur spécificité (San Sebastian et le tourisme aristocratique du XIXe siècle) à travers visites et quelques lectures.
- Des éléments d'histoire de l'architecture (fortifications, Bilbao et l'architecture contemporaine, San Sebastian et l'architecture balnéaire). A travers les visites, des documents, le guide.
- Des éléments d'histoire de l'art, l'art basque contemporain, l'art américain, la photographie, l'art espagnol, au gré des visites des musées et des expositions.
- Quelques bribes relatives à la situation politique et au nationalisme à travers pancartes, manifestation (à Bilbao), lecture de journaux locaux, mais la médiocrité de mon espagnol limite

cet apprentissage (si j'ai pu comprendre un article de journal, j'ai parfois eu du mal à interpréter des slogans écrits sur des murs, ne sachant s'ils étaient pro ou anti-nationalistes).

- Le reste relève d'expériences (paysages, promenades, immersion, etc.) de rencontres (sociabilité) dont l'effet d'apprentissage n'apparaît pas de façon claire, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en ait pas. Il s'agirait des plus informels des apprentissages. Ai-je appris quelque chose hier avec Laurent, franco-américain de San Francisco, qui passe cette année l'hiver à Biarritz ? Cela relève plutôt du plaisir de la conversation dans laquelle il est difficile de situer des moments d'apprentissage précis.

J3 - Biarritz, le 3 janvier 2007

Le constat est la variété des apprentissages potentiels mais aussi leur dimension fragmentée. Certains semblent prendre sens directement dans le moment du voyage, d'autres restent des bribes isolées, mais d'autres encore prendront sens à l'occasion de nouvelles confrontations. Par exemple l'éclatement de la bulle immobilière espagnole quelques mois après ce voyage a vraiment pris sens pour moi en relation avec le paysage des grues dont le nombre m'avait surpris. Rétrospectivement cette surprise avait une dimension de connaissance, de décalage entre la réalité d'un pays et une logique immobilière devenue insensée.

D'autres exemples attestent de cette expérience d'apprentissage. Ainsi lors d'un voyage en Alaska, je découvre l'importance d'une ruée vers l'or à la fin du XIXe dont j'ignorais jusqu'à l'existence. D'escale en escale, de musée en musée, et ceci jusqu'à Seattle, des informations, des découvertes de sites font exister pour moi un événement historique en l'associant avec un paysage. Croyant aller à la découverte de paysages naturels, je découvre dans le même temps une histoire liée à ces paysages.

Lors de l'observation participante dans le Poitou, je participe à une randonnée dans un parc naturel avec un couple de touristes qui acceptent ma présence (M et Mme Moineau, nom donné à partir de celui du gîte qu'ils louent). Mais c'est bien à travers mon expérience personnelle que je peux documenter l'apprentissage :

Randonnée courte (2h30) dans la réserve naturelle du Pinail avec les parents « Moineau ». Il s'agit d'un paysage fait de bruyères et de mares issues de l'exploitation des pierres meulières qui « y ont façonné une mosaïque de 3000 mares sur fond de lande et de bruyère. Elle recèle une faune et une flore très rares. » On est au cœur d'un lieu façonné par l'activité humaine bien décrite par différents panneaux d'information mais plus valorisée par sa dimension naturelle que par sa dimension humaine. Un paradoxe d'un lieu produit par l'activité de l'industrie humaine qu'il faut préserver comme espace naturel. C'est proposé comme patrimoine naturel plus que comme patrimoine culturel (travail de naturalisation du paysage produit par les hommes).

Cela donne des informations sur quelque chose que j'ignorais (et je suppose que je ne suis pas le seul) l'exploitation des meulières (pour les moulins) activité importante du Moyen Age au XVIIIe siècle. Cela fait dire à Mme Moineau : « on a appris quelque chose aujourd'hui ».

JA

Au-delà de ces exemples, on peut mettre en évidence différentes dimensions de l'apprentissage en situation touristique qui semblent, à travers les propos du journal, être relativement spécifiques. Soulignons pour commencer l'importance de l'apprentissage géographique, lié aux déplacements en voiture ou en avion (qui peuvent être renforcés par l'attention portée aux dispositifs de visualisation de l'itinéraire).

Le voyageur lié tout au plus par l'obligation du loisir qui n'en est pas une fait des rencontres issues en partie de l'errance et du hasard. Nous serions dans un régime de sérendipité (Bourcier et van Andel, 2011) où l'apprentissage s'il a lieu ne vient pas d'un dessein précis, mais du hasard marqué entre autres par la découverte de ce que l'on ne connaît pas et que l'on n'anticipe pas, en ce qui me concerne les bâtiments de la via Garibaldi à Gênes, ou lors d'un voyage

antérieur à ceux consignés dans les journaux, Pétra en Jordanie. Il y a ici émerveillement lié à l'étonnement et l'absence de connaissances préalables.

Mais les journaux montrent également que l'apprentissage est souvent lié à la répétition des voyages en un même lieu, ce que permettent plus souvent les voyages professionnels que les voyages touristiques portés par la recherche de la nouveauté. Ainsi ma connaissance du Brésil et de São Paulo renvoie à la fréquence de séjours parfois longs. Une familiarité se construit qui n'est sans doute pas l'expérience touristique la plus fréquente. En revanche une autre dimension, celle de la comparaison entre des lieux, des sites, des villes, s'accommode mieux de la logique des séjours touristiques : elle permet de créer des repères, de confronter des objets mais aussi de construire un goût personnel. Comme si la connaissance était moins affaire de confrontation avec des éléments, que la possibilité de les mettre en relation, de les comparer. C'est aussi la confrontation à de nouvelles réalités qui permet de faire ressortir les anciennes de leur oubli. L'apprentissage se fait ainsi dans la succession de voyages.

Les journaux montrent également l'importance des sensations, de la mobilisation de tous les sens dans une expérience qui suppose une présence corporelle sur laquelle nous reviendrons. Ainsi c'est bien par le corps que l'on peut faire une expérience climatique comme celle de la mousson en Malaisie. Il y a peu à voir, beaucoup à ressentir, dans cette combinaison d'eau et de chaleur. La dimension autodidaxique que nous avons déjà évoquée est également importante, elle peut apparaître dès la préparation du voyage, quand il s'agit de trouver un lieu de destination, de préparer un itinéraire, de choisir des lieux pour séjourner.

En revanche ce journal donne peu de traces d'apprentissage de la pratique touristique elle-même qui semble maîtrisée et plutôt mise en pratique. Certains incidents, comme ceux suite aux perturbations liées à la faillite de la Varig, sont cependant à la fois des moments de confirmation, d'évaluation de cet apprentissage et de renforcement comme apprendre à se passer de valise. On peut ainsi toujours apprendre à améliorer sa pratique touristique

Resituer les faits dans la pratique touristique

Ce que montre le journal, mais avec une réflexivité sans doute liée à la nature même du projet, est que l'on ne peut analyser l'apprentissage par le tourisme sans prendre en compte le type d'expérience dont il s'agit, ce dont on fait l'expérience. Réfléchir sur l'apprentissage en situation touristique ne peut être dissocié de l'analyse de l'expérience touristique et des logiques qu'il met en œuvre.

Ainsi on peut noter l'importance des modes de déplacement, non seulement nécessaires pour se rendre dans les lieux, mais dans la pratique elle-même, tels la croisière pour découvrir un site, la promenade en dromadaire ou celle en 4x4, le tour de ville en bus ou le train panoramique : le tourisme est une expérience de la variété des modes de transport comme ce bus amphibie en Islande. Une expérience du mode de transport, mais également expérience à travers le mode de transport qui donne une grande importance au regard (Urry, 2002), au *sightseeing* (Adler, 1989).

Cette expérience est marquée par la rupture avec le cadre quotidien, qui ouvre des espaces, même s'il est difficile de ne pas reproduire ce quotidien ne serait-ce que par le rythme biologique (mais il peut être détruit par le décalage horaire et le changement d'habitude pour les horaires). La prise en compte du cadre lié au loisir est un élément important pour comprendre une logique d'apprentissage par changement de cadre, réorientation des façons de faire, disponibilité (comme le lieu d'éducation formel est également un changement de cadre). Ce changement de cadre a pour objectif le loisir, le divertissement, la récréation, ou la « récréation » selon la définition de l'équipe MIT (2002), et rend possible des expériences différentes.

Le tourisme propose des objets hybrides faits pour le tourisme, qui évitent l'étrangeté, permettent la découverte limitée et contrôlée qu'il s'agisse d'un bivouac dans le sud marocain, d'une ville byzantine restaurée pour une vocation touristique (Momenvassia), d'un hôtel. Cette expérience est complexe entre « authenticité » (voir le monde tel qu'il est mais quel monde) et fabrication (entre autres pour produire des effets attendus d'authenticité). Une expérience en Alaska permet de penser cela :

C'est la journée du post-tourisme (Rojek, 1997), du tourisme à l'ère post-moderne ou du tourisme qui implique une réflexion sur le tourisme dans le même temps.

Icy Strait Point a été conçu dans une perspective de développement durable par la communauté indienne (Tlingit) de Hoonah. Il s'agit d'une part de n'accueillir qu'un bateau de croisière à la fois et sans appontement. Notre bateau est ancré dans la baie et, divertissement supplémentaire, nous gagnons la terre grâce à trois embarcations de secours transformées en navettes fort efficaces. Les touristes sont accueillis dans une ancienne conserverie de saumon abandonnée dans les années cinquante et restaurée. C'est un ensemble assez agréable de bâtiments en bois, couleur saumon, transformé en lieu d'accueil et surtout en un musée qui reconstitue la ligne de fabrication de la conserverie. Des chemins sont aménagés (comme dans un jardin, avec des bancs) dans la forêt, au bord de la plage mais ici et là il est indiqué aux hôtes (guests) de ne pas aller plus loin. Des excursions et activités (y compris en avion) sont proposées, en particulier un zipline (je ne connais pas le nom en français, il s'agit d'accrocher des harnais à un filin qui part du haut du colline, permettant à une personne de descendre très vite avec les sensations que l'on peut imaginer, en somme la fête foraine en pleine nature) qui serait le plus long du monde et dont on dit que son emprise est limitée au départ et à l'arrivée.

La compagnie dirigée par des Indiens et employant majoritairement des Indiens propose une visite guidée du village. L'intérêt post-touristique est que ce village fait de maisons américaines souvent simples, banales n'a aucun intérêt. On s'arrête devant un cimetière ancien qui a du charme, sur le port (moderne), près de l'aéroport (ici aussi on ne peut utiliser que le bateau ou l'avion pour se déplacer), l'école où se trouvent deux totems. La guide, une Indienne, explique la vie d'aujourd'hui dans une communauté indienne qui essaie de retrouver ses racines (retour de la langue, effort de reviviscence culturelle à l'école). Et les aspects les plus ordinaires de cette vie semblent particulièrement intéresser les touristes (ce qui va à l'encontre d'une valorisation de l'exotisme). La chauffeur-guide de Skagway, ainsi que le chauffeur de la navette de Juneau proposaient la même chose : dire la vie quotidienne à travers, entre autres, leur propre expérience. Ensuite dans un théâtre récemment construit mais en bois local dans un souci de relation avec les constructions traditionnelles, sont proposées des « danses tribales ». Il s'agit d'un spectacle conçu et joué par des membres de la communauté, les vêtements étant également faits dans la communauté. Et effectivement je retrouve parmi les acteurs la guide qui est aussi l'hiver enseignante-assistante à l'école. Un acteur qui se révèle être le « superviseur » joue un rôle important : il accueille en présentant le spectacle et le contexte avec beaucoup d'humour, dans une logique de show à l'américaine (plus qu'à l'indienne, si tant est que cela puisse avoir un sens). Ensuite se succèdent danses accompagnées de chants et mises en scènes de légendes Tlingit. Auparavant cependant 20 minutes didactiques et bien faites sont consacrées à quelques explications culturelles mais aussi à la présentation de chaque acteur en langue Tlingit puis en anglais, à travers son clan. On sent la communauté que se met en scène pour le touriste, maîtrisant ainsi le processus. Cette « troupe » participe à des rassemblements à Juneau et à des manifestations à l'université d'Alaska à Fairbanks. Cependant nous sommes bien dans la logique du tourisme : il faut faire participer le public. Chacun a une carte avec le nom d'un clan. Quand le panneau du clan apparaît, les détenteurs de la carte doivent danser. A la fin on invite des volontaires à revêtir une couverture et à danser avec la troupe. La logique communautaire apparaît quand un des acteurs dit que c'est sa dernière participation car il part pour une université au Kansas, remercie sa famille et propose incidemment au public de verser son obole pour l'aider (à moins que cela ne soit pour soutenir un voyage à Fairbanks, ou les deux, quelque chose m'a échappé dans ces sollicitations renouvelées).

Expérience ambiguë, d'une part il y a une logique de maîtrise du tourisme par une communauté, une volonté de faire connaître sa vie, sa culture, d'autre part il s'agit de contrôler, d'exploiter le tourisme pour n'en tirer que du profit en évitant les aspects négatifs pour la communauté. De ce point de vue, le tourisme de croisière est idéal du fait du contrôle maximum qu'il permet.

Le président de la compagnie qui gère Ice Strait Point peut ainsi écrire dans la Gazette distribuée aux touristes : « Many of our features are found nowhere else in Alaska and only one ship is booked into the port on any given day in order to preserve the authentic Alaskan expérience. [Nombre de nos caractéristiques ne se trouvent nulle part ailleurs en Alaska et notre politique d'un seul bateau pouvant réserver une place dans le port quel que soit le jour permet de préserver l'expérience authentique de l'Alaska] »

Le tourisme « durable » s'appuie sur la rhétorique de l'authenticité très forte dans le discours comme dans la recherche sur le tourisme, mais qui doit être questionnée surtout si l'on pense qu'il n'y a rien d'authentique, mais que l'authenticité est une construction de signes qui produisent des effets de sens spécifiques. On voit bien ici la complexité de cette notion d'authenticité. Qu'est-ce qui est authentique dans l'expérience : le fait de voir une communauté indienne vivre selon un mode de vie américain contemporain tout en essayant de transmettre ou plutôt de reconstruire un patrimoine culturel par l'école, le spectacle construit pour les touristes mais par la communauté elle-même ? On a plutôt affaire à des hybridations, entre la culture indienne et la culture américaine des pionniers, entre la logique d'une recherche communautaire d'identité et l'accueil du touriste. Rien n'est « pur », tout est mélangé ici.

Cette expérience me paraît particulièrement intéressante car tout est vrai et faux à la fois. Le village visité rend compte de la vraie vie de « natifs », mais relève d'une longue histoire de l'éradication de la spécificité indienne par les missionnaires, par les pionniers, par le gouvernement fédéral. Certes aujourd'hui il est possible d'apprendre sa langue, de retrouver des rites. Mais la reviviscence de la tradition n'a-t-elle pas quelque chose de factice quand la transmission n'a pas fonctionné pendant plusieurs générations. Ainsi la guide explique-t-elle que ce sont ses enfants qui lui apprennent sa langue qu'elle connaît moins bien qu'eux. La conserverie a existé comme telle, mais est aujourd'hui factice par sa restauration radicale, sa muséification. Ainsi il est proposé de mettre en conserve des peluches choisies par les enfants. La ligne de production peut donc fonctionner, mais dans une pure logique de divertissement et de souvenir touristique. Le spectacle est lui aussi une construction, un artefact qui n'a rien à voir avec les rituels et les légendes qui en sont la source. Mais la communauté y met sa volonté de présenter, et faire apprécier sa culture. Derrière le factice apparaît une volonté de faire comprendre, de donner une place à leur culture. Ils semblent sincères (et donc authentiques) en cela. De plus les spectateurs sont majoritairement des touristes américains, des électeurs. Peut-être y a-t-il aussi du lobbying.

La notion d'authenticité est donc incapable de rendre compte de cette construction complexe où le touriste fait partie du paysage. Le visiteur (le guest comme ils disent) fait partie du système au sens où ce qui se donne à voir se donne à voir pour lui, est organisé, produit, transformé pour lui. La seule authenticité serait celle qui existerait avant que le premier touriste vienne poser son regard. Dès que le touriste regarde c'est une construction pour touriste qui est produite, même a minima. Et cette construction semble avoir une composante pédagogique, que le touriste cherche à connaître ou que l'autre (ici les Tlingits) cherche à transmettre.

Dans l'expérience proposée par Ice Strait Point la dimension d'apprentissage est essentielle : il s'agit d'apprendre la vérité sur les Indiens aux touristes, vérité complexe faite d'une part de leur vie quotidienne banale, marquée par l'éloignement et la rigueur des hivers, d'autre part de leurs traditions qu'il faut rendre visible à travers des artefacts adaptés.

J6 - Ice Strait Point, le 12 août 2009

C'est dans ce contexte que l'apprentissage se produit, contexte d'une réalité fabriquée dont on voit qu'elle intègre d'emblée une dimension éducative, mais articulée fortement à celle du divertissement, condition essentielle d'attractivité, sans laquelle les bateaux ne s'arrêteraient pas. Peut-on dire pour autant que la réflexivité sur le tourisme est une condition d'apprentissage à partir du tourisme ? Comme le parc d'attractions qui est sans doute la figure ultime de la

production touristique hybride, il s'agit d'une illusion et apprendre d'une illusion serait à la fois en faire l'expérience et être capable de saisir comment elle est produite (Brougère 2000). Cette vision irait bien avec le discours visant un touriste post-moderne qui ne serait plus celui de l'authenticité, mais de l'illusion assumée, vécue comme telle, donc un tourisme à la fois de consommation et de réflexion (du fait de l'expérience accumulée dont disposent les touristes aujourd'hui). Augmenter l'apprentissage touristique impliquerait que le touriste prenne en compte les conditions (touristiques) de l'apprentissage.

Cela est d'autant plus vrai que les visites touristiques donnent l'occasion d'apprendre le tourisme, comme la confrontation entre San Sebastian, ancienne station balnéaire dont les traces du passé touristique sont devenues des attractions et Bilbao à la recherche d'une vocation touristique à partir de l'architecture contemporaine et de la culture.

Les opportunités offertes par les situations

Cette réflexion sur le tourisme conduit à mettre en valeur la dimension éducative de la mise en tourisme qui est une « mise en loisir », c'est-à-dire « le marquage touristique et ludique du territoire » (Viard, 2006 : 111). Mais ce qui se donne à voir et à faire, l'expérience produite pour le touriste, est souvent formaté en relation avec une dimension éducative.

Ce matin début du périple avec la visite de Thingvellir, lieu où se tenait l'Althing, considéré comme un Parlement islandais, ce qui n'est sans doute pas le cas [...]

On voit circuler des groupes avec leur guide. Le touriste qui parcourt ce site (où l'on trouve également des panneaux explicatifs en islandais et anglais) peut difficilement ne pas apprendre quelque chose sur l'histoire du lieu et donc de l'Islande mais aussi de la machinerie terrestre (sujet qui me motive moins). On peut partir du principe qu'un tel site implique une recherche de sens qui même limitée est difficilement absente.

C'est sous cette modalité que l'apprentissage accompagne l'acte touristique, tout au moins la visite d'un lieu historique ou naturel, selon des modalités diverses (le guide, le livre-guide, les artefacts du *visitor center* ou du site même). Mais nous sommes ici très proches de la logique du musée (le site est transformé en musée) avec cependant le fait que les visiteurs peuvent ignorer les logiques pédagogiques ou n'en retirer que ce qu'ils souhaitent. A cela il faut ajouter le temps et les différents lieux de la visite qui par effets d'échos, de rappels, de relations diverses donnent plus de force à l'apprentissage potentiel.

J1 - Hella, le 25 août 2006

Les lieux touristiques sont truffés de centres d'interprétation (ou de simples panneaux d'interprétation), les musées s'adressent en partie aux touristes et ceux qui racontent l'histoire du pays, de la ville, de la population, etc. sont nombreux dans les lieux touristiques. Il y a donc des opportunités d'apprentissage liées à l'offre même proposée aux touristes ou par l'aménagement d'un site pour les touristes, ce qui implique expliquer, commenter, ...

Cela peut se faire à l'échelle d'un particulier qui transforme sa maison en musée pour attirer les touristes :

Près de l'hôtel un Touareg a transformé sa maison traditionnelle en « musée ». On visite donc la maison jusqu'à la terrasse qui permet de voir l'étendue de l'oasis. On voit bien la structuration autour du puits de lumière. Une pièce sert de musée proprement dit, avec des objets de la vie quotidienne locale.

[...]

Nouvelle promenade au « centre » du village. Belle kasbah labyrinthique, à nouveau un « musée », c'est-à-dire une maison à visiter avec exposition d'objets et de vêtements traditionnels. La popularité de ce format « musée privé » pour donner à voir au touriste ce que l'on est en rajoutant un peu sur l'idée que rien n'a changé, que c'est toujours comme avant est intéressante.

Il y a une façon de se plier à ce que l'on imagine être les attentes du touriste en matière d'exotisme et de passé.

J7 – Douar Ouled Driss, le 29 décembre 2010

A l'occasion de l'observation près de Poitiers j'ai étudié plus particulièrement, avant d'observer les touristes, ce qu'offrait, mettait à disposition des touristes (*to afford* en anglais d'où l'utilisation de la notion d'affordance). On voit très vite la dimension éducative ou du moins potentiellement éducative de ces affordances :

Il s'agit d'un espace rural, marqué par la proximité de villes (Châtelleraut, Poitiers) et la présence de résidences secondaires. La mise en tourisme (Viard, 2006) suppose un ensemble d'opérations produites par divers acteurs publics et privés dont les offices du tourisme. Cela implique des aménagements (villages, routes), des lieux d'accueil (gîtes, chambres d'hôte, hôtels, camping, dont notre Village vacances réalisé avec une aide européenne, l'inscrivant dans une logique de développement rural).

Cela suppose également la mise en valeur et en visite du patrimoine (et peut-être en amont des fouilles, tel le site archéologique du vieux Poitiers et ses restes de théâtre romain), bâti, archéologique ou naturel. La création d'animations (comme le mini-port de Cenon avec ses bateaux électriques), de chemins, de cartes de diverses natures, mais aussi le marquage de sites autrement invisibles. Tel est le cas, ici, remarquable de la bataille de Poitiers (732) où un emplacement qui domine ce qui pourrait être le champ de bataille explique en une douzaine de panneaux en français, anglais et partiellement arabe les tenants et aboutissants de ce fait historique sans négliger l'incertitude et la construction mythique dont elle a fait l'objet dans une historiographie nationaliste. On y trouve des textes, des images, un jeu sur le sol, une sonorisation. Ce site dont l'affordance éducative est évidente est librement accessible et permet de regarder le paysage que l'on a sous les yeux comme le lieu de la bataille et d'en comprendre le déroulement in situ. L'intérêt de ce que l'on pourrait également trouver dans un livre (et que l'on trouve dans le CD-ROM en vente à l'office du tourisme) est bien d'être sur le lieu de la bataille et de susciter un intérêt spécifique de ce fait. Le travail de mise en tourisme (ici de grande qualité) est remarquable car il n'y a rien à voir. Tout a été produit : le centre d'interprétation avec ses panneaux, le fléchage sur toutes les routes autour, l'information délivrée dans les brochures. La fréquentation reste modérée et le parking limité (une dizaine de voitures au maximum).

Ces affordances touristiques qui invitent à faire, à regarder, à agir sont partiellement des affordances éducatives, favorisant des apprentissages plus ou moins formels sur l'histoire, la nature, la géographie, les pratiques corporelles. Il apparaît intéressant de repérer ces affordances, leur construction, mais aussi leur séduction, leur capacité d'impliquer le touriste. Les multiples brochures et cartes nous en livrent la liste et une première description (mais ce sont aussi des moyens matériels de leur production). Cet espace restreint s'intègre dans un espace plus large, celui de la Vienne qui réalise un travail comparable sur un espace plus étendu, avec des attractions plus « attractives » comme le Futuroscope (attracteur touristique majeur de cet espace) et dans une moindre mesure Poitiers et ses églises, Saint Savin et son abbaye au patrimoine de l'UNESCO (pour les fresques de l'église abbatiale). On peut situer cela dans un cadre plus large de la région avec le littoral charentais (La Rochelle, les îles, etc.).

JA

On peut donc considérer que la mise en tourisme, tout en étant mise en loisir, consiste en grande partie à développer des potentialités éducatives, même si le projet n'est pas nécessairement de cet ordre. Comment souligner l'importance d'un site sans en mettre en valeur le rôle historique, géologique, artistique ? Il y a donc structurellement dans le développement touristique un lien avec des potentialités éducatives.

Vers une théorie de l'apprentissage à partir des pratiques touristiques

En décrivant expériences touristiques, sentiment d'apprendre et opportunités liées à la mise en tourisme nous avons de fait commencé à jeter les jalons d'une théorisation de l'apprentissage à partir de pratiques touristiques. Nous avons ainsi souligné la disponibilité, la possibilité d'errance, ce qui met à distance la participation et l'engagement qui lui est corrélatif. Cependant les affordances sont à prendre en compte et offrent ainsi la possibilité d'un certain engagement dans des pratiques touristiques diverses (s'engager dans des pratiques corporelles, culturelles ou plus distractives). L'engagement c'est aussi l'autodidaxie, la lecture des guides, variables selon les voyages. Je ne suis pas engagé dans les mêmes pratiques, parfois plus dans la détente, parfois plus dans la découverte. A moins que la découverte ne s'impose comme la ruée vers l'or qui donne un sens historique et culturel à un voyage plutôt imaginé du côté de la beauté des paysages.

On voit le rôle des guides écrits ou vivants pour permettre de lire des traces, telle la visite guidée de Pornic qui m'est apparue comme « la mise en discours d'un espace » (JB), suscitant la curiosité, orientant le regard. Mais n'y a-t-il pas justement tension entre la logique de la contemplation, cette importance du regard relativement distancié propre au touriste (ce qui fait dire quand on ne fait que passer et simplement regarder que l'on se comporte en touriste) et celle de l'apprentissage :

Ces questions de contemplation des paysages naturels sont à mettre en relation avec l'histoire du *sightseeing* (Adler, 1989), la transformation de la relation à la nature en expérience esthétique se substituant à la curiosité scientifique, ce qui semble être l'origine du tourisme. Il apparaît alors plus centré sur le sentiment que sur la connaissance. C'est en cela que l'apprentissage y sera plus informel que dans un voyage dont le but serait explicitement de connaître le monde ou un de ses aspects. Le touriste semble être moins celui qui poursuit le geste du voyageur savant, que celui qui reprend la posture de l'esthète à la recherche d'émotions. Il apparaît alors qu'une question essentielle serait celle de la relation entre l'émotion et l'apprentissage.

J1 - Hella, le 25 août 2006

Cependant, aussi important soit le regard, il ne peut être le seul rapport à la réalité touristique rencontrée. On peut souligner une dimension d'appropriation à travers diverses actions liées au tourisme :

Au bout de ces quelques jours la conjonction des lectures, des guides et du voyage crée une impression de familiarité avec un pays dont j'ignorais presque tout il y a quelques semaines. Le voyage (ou l'apprentissage qui en résulte) n'a-t-il pas pour fonction de rendre l'étranger familier. Pour que l'étranger reste tel il faudrait refuser d'apprendre durant le voyage.

J1 - Olafsvik, le 28 août 2006

Mais en approfondissant ce sentiment de familiarité à la fin du voyage, je mets en évidence dans le journal « le fait d'avoir vu, d'avoir senti et ressenti, d'être venu. Il y a quelque chose de charnel, d'incorporé dans cette connaissance qui associe des images, des sentiments aux éléments plus objectifs, aux informations ». Il en résulte l'importance du corps dans cet apprentissage, un regard situé, incorporé et sans doute la mobilisation d'autres sens que la vue.

Ravenne et ses mosaïques est un objectif du voyage. Depuis bien des années, je souhaite les voir et l'effet est à la hauteur des attentes. Basiliques et autres monuments religieux avec leurs mosaïques sont prodigieux et l'on s'étonne d'y rencontrer si peu de touristes. J'ai acheté un petit livre décrivant les mosaïques et présentant les monuments. Mais j'en fais une lecture très rapide. C'est bien de voir à quoi ressemblent ces œuvres « pour de vrai » qui m'intéresse. Il sera toujours temps, plus tard, d'en connaître davantage. Le voyage est ici la rencontre avec des œuvres connues

à travers leur représentation photographique. Je découvre leur taille, leur contexte, le monument où elles se trouvent. Elles sont contextualisées et prennent ainsi un poids de réalité que les photographies ne peuvent leur conférer. C'est moins le moment de l'apprentissage que celui de la rencontre, résultat d'un premier apprentissage antérieur et point de départ peut-être, si le temps le permet, de nouveaux apprentissages. Ici il s'agit moins de motivation (voir le journal d'Islande) que de « réalisation », confirmation, reconnaissance. Le passage d'une connaissance médiatisée à la confrontation à l'objet lui-même, avec l'œuvre regardée. S'agirait-il du côté initiatique du tourisme ?

J2 - Ravenne, le 18 août 2007

Or cette référence au « pour de vrai » est exactement ce que j'ai noté au sujet des touristes aidés dans le cadre des visites soutenues par le centre social : elles marquaient un émerveillement et soulignaient le fait d'être là pour de vrai, de ne plus passer par la médiation de la télévision, des images, exactement comme moi à Ravenne (voir chapitre 4). La confrontation de données autoethnographiques avec des données classiques montre ici son intérêt pour renforcer cette dimension du « pour de vrai », de la présence corporéifiée aux choses dans un monde où la médiation est devenue centrale. Le problème est de savoir si cela ajoute de la connaissance. Il me semble que c'est le cas à condition de considérer celle-ci comme complexe, intégrant des sensations et pas seulement une image décontextualisée. De cette façon, le tourisme produit un apprentissage qui s'oppose à celui que prétend produire l'école. Nous seulement il s'agit d'apprentissage contextualisé, mais également de recontextualiser ce qui a été appris dans un autre cadre (école ou média), de le confronter à un corps, ou de faire corps avec pour le réapprendre autrement. L'entrée relative à Mycènes va dans ce sens :

C'est la première fois que je me trouve à Mycènes, avec beaucoup d'émotion. Je retrouve quelques bribes de ce que j'avais appris ; le fait de ne plus être face à des photos mais dans le site et face aux pierres, produit un effet bien particulier que seul le voyage, la rencontre de visu peut donner.

D'abord le site, magnifique et grandiose dans un décor aride, sauvage, montagneux. Cela donne une force aux ruines en harmonie avec le paysage qu'aucune photo ne peut vraiment rendre. Le voyage apporte une expérience corporelle originale et inédite. Se promener sur le site permet de mesurer in corpore la taille des bâtiments. Passer sous la porte aux lions, entrer dans les tombes, longer le mur d'enceinte, autant d'expériences qui produisent un savoir différent de ceux reçus dans les livres.

J4 - Mycènes, le 13 juillet 2008

Tout en acceptant la question du regard comme essentielle (Urry, 2002), il faut situer le tourisme en opposition avec l'autre grande logique du regard, celle liée aux médias. Crang (2011) distingue ainsi deux façons d'être spectateur ou deux objets de vision, l'une fondée sur le spectateur mobile et mobilisé (« *a mobilised spectator* ») et l'autre sur un regard mobilisé et un spectateur immobile. Mais la première forme, celle du tourisme implique à travers cette mobilité le corps. Connaître pour le touriste, c'est donc avoir traversé, y avoir promené son corps. Cela peut paraître dérisoire par rapport à ce qui se donne pour de la connaissance « sérieuse », mais c'est peut-être essentiel si l'on refuse une hiérarchie des connaissances qui valorise a priori la plus distanciée, celle qui implique le moins le corps. Connaît-on vraiment São Paulo ou Mexico en connaissant leur gigantesque population, et quelques photos ? Ne faut-il pas s'y promener pour savoir comment ces deux villes produisent des expériences différentes ? Ces promenades offrent une connaissance spécifique et légitime, qui de plus peut chez certains (à travers guides et musées) être complétée par une connaissance plus abstraite certes mais encore située, en relation avec l'expérience corporelle. Aucun média ne permet de faire cette expérience et l'apprentissage lié. Bien entendu il faut garder à l'esprit qu'il s'agit souvent d'une expérience qui passe par les hybrides que nous avons évoquées, mais dont la

spécificité (que l'on retrouve y compris dans le parc d'attractions) est d'impliquer la corps, la personne en totalité. Il ne s'agit en aucun cas d'un retour à l'idée d'authenticité (même si certaines expériences comme nous l'avons vu plus haut peuvent produire les signes de l'authenticité), les productions médiatiques n'étant ni plus ni moins authentiques que celles du tourisme. Je ne me situe pas dans le discours qui a valorisé le besoin d'authenticité comme fondement et raison du tourisme (McCannell, 1976), mais plutôt dans la critique de cette vision qui conduit à ne considérer l'authenticité ni comme le but du touriste, ni comme relevant d'une immédiateté non fabriquée (Rojeck et Urry, 1997 ; Jack et Phipps, 2005). Il s'agit plutôt de deux cadres de l'expérience (Goffman, 1991) différents. Le cadre du tourisme s'appuyant sur un corps en mouvement qui définit le type d'expérience et en conséquence les possibilités spécifiques d'apprentissage.

Il ne s'agit pas sur cette expérience de produire une théorie mais de reprendre celle qui se construit au fur et à mesure du journal qui est également une pratique de production théorique. Les concepts avec lesquels j'étais parti montrent leur limite. La notion de communauté de pratique ne s'y applique pas vraiment, même la notion de participation semble limitée, et peut-être plutôt liée à l'apprentissage de la pratique, ce qui est peu présent en ce qui me concerne : je n'ai pas à apprendre à être touriste et donc tout un pan de la logique d'apprentissage n'apparaît pas ou n'apparaît qu'indirectement. D'où peut-être les réserves sur la question de la participation, mieux étayée par les autres terrains. Cela situe et limite les résultats obtenus et l'intérêt de lier l'autoethnographie d'un touriste nécessairement singulier avec d'autres approches.

On peut souligner – comme le font Rogoff et d'autres auteurs qui travaillent sur des apprentissages informels – le rôle de l'observation (Brougère, Bezille, 2007) :

Le tourisme relèverait bien de l'observation comme outil d'apprentissage, mais dans l'ordre d'une non-participation (le plus souvent). Le touriste n'est pas un participant périphérique (quoiqu'il puisse l'être parfois) mais plutôt un non-participant. Mais il observe. On peut même considérer que le « travail » du touriste est l'observation. Ce qui renvoie à la question d'un apprentissage sans participation, mais également sans transmission ou acquisition non plus. Le touriste observe, parfois cette observation implique une participation, par exemple à un rite, un spectacle, une cérémonie, ou à des pratiques quotidiennes mais pas nécessairement, il peut rester à distance, ce que son statut de touriste rend possible. Certes une dimension du tourisme contemporain est liée à la participation (parfois simulée ou fictive), mais il importe d'explorer le potentiel de l'observation non-participante comme moyen d'apprentissage.

J1 - Reykjavik, le 31 août 2006

Sans doute ce passage a-t-il le défaut de minimiser la participation, et un texte écrit à San Sebastian lui fait écho :

Le tourisme est tout à la fois observation et participation. D'abord l'observation parfois centrale du fait de la destination culturelle, mais on voit d'autant plus que son regard a été formé, acéré par des voyages antérieurs, une expérience touristique d'abord familiale, par des lectures, celles des guides d'abord et d'autres, par toute l'exposition à travers les médias au discours sur les lieux, leur beauté, leur intérêt. Egalement participation, pour l'essentiel aux pratiques touristiques : repos, activités ludiques, découvertes (y compris celles relevant de l'observation). Ces pratiques intègrent des pratiques quotidiennes transformées par la logique des vacances, comme les repas.

J3 - San Sebastian, le 27 décembre 2007

La participation est limitée aux pratiques touristiques, qui supposent une mise à distance des pratiques des autochtones que l'on observe à l'occasion des voyages. Il en résulte que si la participation est bien la clef des apprentissages relatifs à la pratique touristique, elle doit céder

la place à d'autres concepts pour rendre compte des apprentissages relatifs au monde dans lequel se promène, regarde et observe (plus qu'il ne participe) le touriste.

Une autre dimension importante apparaît, à savoir le guidage comme essentiel à l'expérience touristique, à sa faisabilité même :

Une autre expérience, la visite d'une des grottes de Diros (celle de Glyfada) qui se pratique d'abord en bateau pour se terminer à pied. Je n'avais jamais vu (tout au moins pour autant que je me souviens, car il doit y avoir quelques visites enfant oubliées) une grotte aussi marquée par le travail d'érosion de la rivière et de concrétion. J'ai trouvé cela superbe. Mais il est vrai que dans la barque, avec le casque (fort utile car il m'a permis d'éviter de m'assommer au moins à deux reprises) et le gilet de sauvetage, on a le sentiment d'être vraiment un touriste, certainement pas un aventurier (d'où les remarques en demi-teinte du *Guide du routard*, histoire de montrer à son lecteur qu'il n'est pas un touriste comme un autre !). Cela ne peut pas ne pas faire penser à Disneyland où des bateaux conduisent le visiteur entre les attractions (mais le bateau est dans ce cas guidé par un rail, ce qui n'est pas, encore, le cas dans la grotte). A ceci près que Disney semble avoir imité ce type de visite pour la transformer en attraction artificielle. Peut-être s'agit-il d'un élément fondamental du tourisme, que de guider, de cadrer les foules, de contrôler les flux, d'éviter tout débordement. Le guidage du touriste est sans doute à comprendre dans tous ses sens : guider la découverte, l'apprentissage, le regard, le cheminement, pour le meilleur et le pire. A ceci près que dans « mes » grottes la foule n'est pas au rendez-vous et qu'il n'y avait pas de flux à réguler ! Le guide-rameur n'a pas ouvert la bouche, pas de musique, juste les éclairages.

J4 – Areopoli, le 20 juillet 2008

En lisant le guide on trouve (particulièrement dans celui-ci qui est réduit) des éléments de connaissance fragmentaire. Il s'agit aussi bien pour l'histoire, la géographie, les monuments ou la vie quotidienne de mettre à disposition des points de repère : ce qu'il faut (ou ce que l'on peut) faire, voir, manger, etc. Il s'agit bien d'orienter, de guider, d'organiser l'exploration, de proposer des itinéraires, des cheminements, de réduire les errements.

J7 – Avion de la RAM entre Paris et Casablanca, le 27 décembre 2010

On voit ici les multiples logiques de guidage dans la mesure où tout habitant croisé est ou devient un guide, qu'il s'agisse de vous aider ou vous orienter bénévolement ou bien de faire payer un service. Vouloir échapper aux guides de différentes natures devient impossible. Le tourisme conduit à mettre en place un réseau très fin de guidage, à travers la population locale qu'elle soit intéressée ou non, les structures d'accueil (hôtels, sociétés de randonnées dans le désert), les autres touristes toujours prêts à partager leur expérience pour enrichir la vôtre. Vouloir explorer sans être guidé est une activité quasiment impossible au Maroc. Mais cela révèle la nature du tourisme comme exploration guidée de multiples manières. On y voit ainsi toutes les modalités pour que l'expérience du touriste ne soit pas trop étrange et étrangère, avec ces multiples structures qui non seulement guident mais proposent des conditions d'exploration (habitat, moyens de déplacement, nourriture) acceptables par celui qui vit dans un monde très éloigné.

J7 – Douar Ouled Driss, le 30 décembre 2010

Les premières théorisations de l'apprentissage touristique sont ainsi largement esquissées dans les journaux. Il s'agit d'une pratique sans communauté, où l'apprentissage se fait par participation, maîtrise progressive de répertoires de pratique, guidage. Les communautés sous-jacentes sont présentes (nationales, des touristes, etc.) mais ce ne sont pas des communautés de pratique. En conséquence on peut difficilement trouver quelque chose comme une participation périphérique légitime. On est touriste ou on ne l'est pas, mais pour cela on est guidé. Sauf à refaire exactement la même chose, à revenir au même endroit, on est toujours guidé, si ce n'est dans la participation (quand on maîtrise les pratiques) tout au moins dans l'exploration de nouveaux lieux (géographiques ou sociaux).

La relecture des journaux conduit à légitimer la notion d'exploration utilisée dans la partie de la recherche qui a pris la forme de l'ethnographie classique (voir chapitre 4). En effet l'exploration apparaît comme stimulée par les lectures dans le cas de l'Islande, il est souvent question de découverte. On peut donc appliquer la notion d'exploration curieuse et guidée :

Si la participation renvoie selon Billett à l'articulation entre engagement et affordance, n'est-ce pas encore plus vrai de l'exploration. Il y a une certaine obligation à participer une fois que le choix initial a été fait, en revanche je peux limiter l'exploration, ne pas être curieux, ne pas sortir de l'hôtel ou du club. Même guidée (lecture de guides, informations de la part des locaux et autres touristes), l'exploration suppose un minimum de curiosité qui peut être associée conceptuellement à l'engagement. L'engagement dans l'exploration peut être définie comme exploration curieuse (chercher à voir, à savoir, à rencontrer). Réciproquement l'affordance de la situation sera essentielle pour donner de l'intérêt et du sens à l'exploration, affordance variable selon les individus.

Par exemple hier dans la ville moderne (quoique de construction traditionnelle) de M'Hamid : il s'agit bien de la curiosité d'aller voir cette ville, guidée par des échanges avec des personnes qui nous avaient conseillé d'y aller. Certes le bourg nous est apparu de peu de valeur touristique et pourtant nous avons été très intéressés à voir les mouvements sur la place (bus, taxis collectifs, 4x4 pour touristes), à discuter du tourisme avec les locaux, à saisir des moments de vie ordinaire. Il y avait donc de l'affordance pour nous alors qu'il n'y en aurait pas nécessairement pour d'autres à la recherche de quelque chose de plus « exotique », hors de l'ordinaire. Mais cet intérêt pour l'ordinaire (cf. journal d'Alaska) est sans doute une composante du tourisme et produit de l'affordance pour nombre de touristes.

Sur cet exemple, on voit l'exploration guidée (certes faiblement, mais l'ordinaire demande moins à être guidé), la curiosité comme engagement dans l'exploration, et une affordance non généralisable, mais certaine pour nous. Cette combinaison produit un apprentissage possible qui renvoie à une connaissance de la vie d'un bourg du Sud-Marocain, les interactions quotidiennes et ordinaires entre vie locale (agriculture, commerce) et tourisme.

J7 – Douar Ouled Driss, le 31 décembre 2010

Il ne faut sans doute jamais oublier que le monde à découvrir est un monde pour le touriste : Explorer le monde c'est donc dans le même temps explorer le monde du tourisme ou le monde transformé par le tourisme. Ce qui est voir les systèmes de guidage, des moyens permettant au touriste de ne pas être trop dépaysé, les façons qu'ont les locaux d'intégrer cette activité à leur vie, etc. Effacer le tourisme du paysage (pseudo-authenticité), c'est prendre le mythe pour la réalité. On peut affiner la notion d'exploration en mettant en évidence une certaine tension entre guidage et curiosité (qui conduirait à regarder au-delà de ce qui est donné à voir par les guides, un peu à la façon de *Tintin chez les Soviets*). Un trop fort guidage peut réduire l'affordance du site, de la situation, une absence de guidage rend difficile la rencontre de ce qui a de la valeur, ce qui vaut d'être vu. Les guides se distingueraient par leur façon de saisir l'affordance (ou de définir l'intérêt et la curiosité du touriste/lecteur). Ainsi Poncet (2000) montre, à partir de l'exemple de Rio, comment les guides sortent plus ou moins des sentiers battus.

Tous les touristes ne se définissent pas par l'exploration, certains se limitant à une participation, aller dans le même lieu chaque année (même si on peut voir des explorations, de ce qui a changé, des rencontres avec des personnes que l'on ne connaît pas). L'exploration quand elle existe est un équilibre variable entre guidage et curiosité (avec des modalités variées d'engagement). L'absence de curiosité consisterait à se laisser guider sans chercher à exercer la moindre *agency*. La curiosité maximum consisterait à sortir complètement du guidage, ce qui est sans doute difficile (prendre la posture de l'explorateur). On reste donc le plus souvent dans une exploration guidée et curieuse, permettant une grande variété d'expériences. Il faut admettre que pour certains le guidage permet l'affordance, alors que pour d'autres il en constitue une

limite (connaissance des lieux touristiques, sentiment de pauvreté de l'information livrée par le guide).

Il faut donc accepter la diversité des configurations qui définissent des potentialités d'apprentissage, et dont j'ai fait l'expérience à travers les différents voyages que j'ai rapportés dans mes journaux. On ne peut pas dire que plus la curiosité est importante plus l'apprentissage est élevé, car pour certains un guidage étroit peut être la condition même de l'apprentissage (être guidé pour regarder, dater, mettre en relation). Les caractéristiques sociales et culturelles jouent, mais il faut y ajouter la biographie de chacun, son histoire, ses rencontres, ses connaissances, ses repères (ses possibilités de comparer, de mettre en relation). D'où la nécessité de passer par des récits situés, des biographies, des journaux, dont ceux du chercheur lui-même.

Ceux que j'ai utilisés ont permis, au-delà du sentiment d'apprendre, de documenter des éléments de connaissance et de proposer des hypothèses pour en rendre compte, mettant en évidence le rôle de la comparaison, d'un regard incorporé, d'une exploration guidée articulée à l'engagement dans la pratique et l'affordance de la mise en tourisme. Il s'agit bien de reconnaître une présence et une validité à cette connaissance et ne pas la récuser du fait de sa distance avec les connaissances académiques. Avec Crang (2011), je plaiderais volontiers pour l'existence d'un continuum entre les connaissances produites par le touriste en voyage et celles de l'ethnographe sur son terrain, ce qui est renforcé quand l'ethnographe se fait touriste à moins que cela ne soit le touriste qui devienne ethnographe. La confusion des deux postures propres à l'exercice autoethnographique, mais au-delà comme le montre Crang à toute étude ethnographique du tourisme, est plus un outil de connaissance qu'un handicap.

Références bibliographiques

- Adler J. (1989) Origins of sightseeing, *Annals of Tourism Research*, vol 16, pp. 7-29
- Anderson L. (2006) « Analytic Autoethnography » *Journal of Contemporary ethnography*, 15, 4, 373-3995
- Billett S. (2004). Working participatory practices: conceptualising workplaces as learning environments. *Journal of Workplace Learning*, 16 (5-6), 312-324.
- Berchoud M. J.(2002) Le "journal d'apprentissage". Analyse et résultat d'une pratique de formation de futurs enseignants, *Recherche et Formation*, n°39, pp. 143-158
- Bourcier D. et Van Andel P. (dir.) (2011) *La Sérendipité. Le hasard heureux*. Paris, Hermann
- Brogère G. (2000) Les parcs d'attractions : jeu - divertissement - éducation *Educação e Pesquisa, Revista da faculdade de educação da usp* jan/jun 2000, 11-21
- Brogère G. (2010) « Le bien-être des enfants à l'école maternelle – Comparaison des pratiques pédagogiques en France et en Allemagne » *Informations sociales*, n°160, pp. 46-53.
- Brogère G. & Bézille H. (2007). De l'usage de la notion d'informel dans le champ de l'éducation. *Revue Française de Pédagogie*, 158, 117-160.
- Brogère G. & Ulmann A.-L. (dir.) (2009). *Apprendre de la vie quotidienne*, Paris : PUF.
- Crang M. (2011) Tourist : moving places ; becoming tourist ; becoming ethnograph In T. Cressweel & P. Merriman, *Geographies of mobilities practices, spaces subjects* Andover, Hants : Ashgate, 205-224.
- Crawford L. (1996) Personal ethnography *Communication monographs*, vol. 63 pp. 158-170
- Crinon J. (2008) Du "faire" à l'"apprendre" : le journal des apprentissages. *Québec français* 149, 62-64.
- Duncan M (2004) Autoethnography : Critical appreciation of an emerging art *International Journal of qualitative methods* 3(4) 28-39

- Ellis C. and Bochner A.P. (2000) « Autoethnography, personal narrative, reflexivity – Researcher as subject » In N.K. Denzin, Y.S. Lincoln (eds) *Handbook of Qualitative Research*, 2nd edition, Thousands Oakes CA, Sage 733-768
- Equipe MIT (2002). *Tourismes I. Lieux communs*. Paris : Belin
- Goffman, E. (1991) *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les éditions de Minuit,.
- Hayano D. M. (1979) « Auto-ethnography : Paradigms, Problems, and Prospects » *Human Organizations*, vol. 38, pp. 113-120
- Hess R. (2010), *La pratique du journal. L'enquête au quotidien*, nouvelle édition, Paris : Téraèdre
- Holt N. L. (2003) Representation, legitimation and Autoethnography : An autoethnographic writing story *International Journal of qualitative methods* 2(1) pp. 18-28
- Jack G. & Phipps A. (2005) *Tourism and Intercultural Exchange – Why tourism matters*, Clevedon, Channel view publications
- Jaulin R. (1967) *la mort sara*, Paris, Plon
- Jaulin R. (1984) *Le cœur des choses*, Paris, Christian Bourgois
- Jaulin R. (1993) *L'Année Chauve – Les chemins du corps*, Paris, Métailié
- Layder D. (1998) *Sociological practice – Linking theory and social research*, London : Sage.
- Macherel C (2006). Vol 543 pour Reykjavik, *ethnographiques.org*, Numéro 9 [en ligne]. <http://www.ethnographiques.org/2006/Macherel.html> (consulté le [date]).
- McCannell, (1976)
- McIlveen, P. (2008) Autoethnography as a method for reflexive research and practice in vocational psychology *Australian Journal of Career Development* 17 (2) 13-20
- Muncey T. (2005) Doing autoethnography *International Journal of qualitative methods*, 4 – 1, 69-85
- Poncet P. (2000) « L'espace guide de Rio de Janeiro – Etudes géographiques en miroir d'un espace touristique et de ses guides » In G. Chabaud et ali (dir.) *Les Guides imprimés su XVIe au XXe siècles. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, pp. 543-556
- Reed-Danahay D.E. (ed.) (1997) (ed.) *Auto/ethnography – Rewriting the self and the social*, Oxford, Berg.
- Rojek C. (1997) Indexing, dragging and the social construction of tourist sights In C. Rojek & J. Urry (eds), *Touring Cultures – Transformations of travel and theory*. Oxon : Routledge, pp. 52-74.
- Rojek C. & Urry J.(eds) (1997), *Touring Cultures – Transformations of travel and theory*. Oxon : Routledge
- Schugurensky D. (2007), Vingt mille lieues sous les mers : les quatre défis de l'apprentissage informel, *Revue française de pédagogie*, n° 160, pp. 13-27
- Urbain J.-D. (2002). *L'idiot du voyage. Histoires de touristes* Paris : Payot.
- Urry J. (2002). *The Tourist Gaze*, 2nd Edition, London : Sage
- Viard J. (2006), *Eloge de la mobilité – Essai sur le capital temps libre et la valeur travail*, Paris, Editions de L'aube